

Mariella Mehr : de la mise à mort

Autor(en): **Mehr, Mariella / Käppeli, Anne-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARIELLA MEHR : DE LA MISE A MORT

... « J'ai observé la corrida, hier, avec mes jumelles. Certaines scènes étaient si ridicules que j'en avais honte pour les acteurs. »



Le matador est debout devant le taureau, son habit de lumière déchiré de la hanche au talon, son caleçon visible pour tout un chacun. Il enfonce sa lame dans le front incliné du taureau. On l'applaudit, alors que, théâtral à l'excès, il simule le geste si masculin de percer, de vriller. C'est un défi qui est censé prouver son courage, il ne diminue en rien le risible de son débraillé. Mais c'est égal, le public applaudit frénétiquement, hurle de plaisir... Seul le taureau pleure. Les hommes lancent des plaisanteries obscènes. Le jeune homme en caleçon caresse finalement les boucles sur le front de la bête agonisante comme si c'était le vieux chien de la maison, puis retire de la blessure le poignard sanglant en affectant une incroyable arrogance. Trois Anglaises soupirent comme à l'approche de l'orgasme, d'autres femmes déchaînées se roulent en riant sur les bancs. Et le taureau pleure toujours.

Mais dans l'arène, la lumière juste avant sept heures est la plus belle du monde, une lumière dorée dont le taureau s'empare. Il s'en saouïle. Elle met la

Photo Milan Horacek, Hamburg, tirée de l'ouvrage Frauen der Welt, Verlag Neue Zürcher Zeitung.

dernière touche à la beauté de son corps admirable. Elle fait briller ses yeux de velours à travers les cils. Jusqu'au moment où il tente une attaque suicidaire pour sauver sa vie. Ce jeu élégant, cette lumière et ce mouvement au moment de l'attaque ont une poésie animale vécue au pouvoir érotique presque insoutenable. Qui sait ? La déesse a peut-être été amoureuse de ce taureau avant que l'homme (Mann) n'en fasse l'image monstrueuse de l'animalité, du terrestre, des forces obscures. » (...)

« Dans l'arène, le matador triomphe par l'élégance du combat ou par la précision passionnée avec laquelle il met à mort. J'en ai vu un récemment dont le combat n'avait ni beauté ni discipline, mais la mise à mort a été brillante, car ce qu'il aime, c'est de tuer. Il l'a fait avec l'exactitude d'un mathématicien, froidement, le visage de pierre. La froideur de ce visage m'a fait frissonner lorsqu'au moment de sa victoire il a obligé le taureau à mourir juste à ses pieds. Je ne pourrai plus regarder ce visage. » (...)



« Ce n'est pas par souci de la protection des animaux que je méprise la tauromachie. Mais à cause de cette chose banale qui se cache derrière la mise à mort, le fait que nous mettons l'autre à mort par pure angoisse devant notre propre mort, que nous avons depuis longtemps chassée de notre conscience. Certes, je n'ai pas vu tauréer le légendaire Manolete, ni Joselito, mais j'ai vu quelques-uns des grands d'aujourd'hui. Ils combattent d'une façon encore plus savante, plus réfléchie, plus artistique, mais leur combat n'est pas plus sacramentel que celui d'un apprenti qui, les genoux tremblants, pique une jeune vache. »*

Il y a aussi des femmes parmi les toréadors. Qu'est-ce qui les pousse à entrer dans l'arène, à pratiquer cet art masculin de tuer ? Mariella Mehr est allée à Madrid pour chercher une réponse à cette question. Elle nous raconte dans ce livre** ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a appris à détester et à aimer, ce qu'elle a commencé à percevoir de notre être et de notre histoire de femmes et d'hommes.

La forme du livre est éclatée. Des lettres adressées à un ami, des poésies, des chroniques d'un événement rituel, des références aux anciens mythes, tout cela s'entremêle et donne une composition brûlante, si brûlante que Marianne Pletscher, en guise d'épilogue, écrit : « Mariella, tu t'es presque détruite dans ce travail. J'aimerais moi aussi avoir assez de force pour pouvoir me détruire pour quelque chose... »

Ce qui consume, ce sont les questions essentielles sur notre relation d'occidentaux à la vie et à la mort. Une amie espagnole, un soir, parle de ses sentiments de toréador : « Il n'y a aucun autre endroit au monde où j'ai le sentiment de vivre vraiment. C'est le taureau qui me fait sentir mon corps, ma force et mon courage, et ce sont les odeurs de l'arène qui m'accompagnent journalièrement. Sans tout cela, je ne supporterais pas les contrariétés quotidiennes d'une vie de femme aujourd'hui. Je peux renoncer à un amant et à un lit conjugal ; mais jamais de la vie je ne renoncerai à ce sentiment de force que le « Toro » me donne, à ces

odeurs qui racontent ses exploits éternels. A l'extérieur de l'arène, je me sens comme un appendice. Mais dans l'arène, moi et le « Toro », nous formons un tout. C'est le danger qui nous fait devenir un tout, et le fait de surmonter la peur devant le « Toro » qui, en même temps, signifie le triomphe sur la peur devant nos propres instincts animaux »***

A cette voix espagnole répond la voix d'une femme suisse qui se souvient des mythes celtiques et minoens. Mariella Mehr perçoit dans le monde des toréadors la négation de la vie, la réduction à un seul pôle négatif d'un culte matriarcal ancien, où la vie et la mort, la déesse de la lune et le taureau étaient les deux pôles d'un tout. Elle persiste, dramatiquement, à chercher un taureau vivant dans un environnement qui ne désire qu'un taureau mort.

Elle répète à ses sœurs que « nous sommes nées de la lune et pourtant nous cherchons l'or liquide des dieux solaires ». Elle nous reconduit dans la Crète minoenne, qui aurait connu un ordre social matriarcal :

« Comme dans d'autres cultures matriarcales, la vache et le taureau y jouaient un rôle très important. Tous deux constituaient l'offrande pour la mère-terre. En son honneur avaient lieu des jeux au cours desquels la force et l'élan du taureau se mesuraient avec la force et l'élan des prêtresses, grandes et athlétiques. Dans ces jeux, en aucun cas, le taureau ne devait être blessé ni tué. Mais la prise de pouvoir destructrice par la Grèce et par la Rome patriarcale mit fin à ce jeu élégant qui se déroulait sans effusion de sang. Ainsi fut amorcée la destruction de la dernière culture matriarcale... Les prêtresses furent remplacées par des prêtres avides de pouvoir, et elles furent désirées uniquement comme prostituées du temple. A la culture agraire pacifique succéda une culture carnivore qui légitimait le sacrifice du taureau en l'honneur de dieux voraces... »

Le taureau et l'art de tuer... Il ne faut pas aller jusqu'en Espagne pour le rencontrer. Nous vivons dans un monde où l'art de tuer est à l'honneur, que ce soit sur les champs de bataille de la politique, dans les laboratoires de l'industrie de guerre, ou dans les ateliers de publicité où s'élabore le marketing de nos corps et de notre environnement. Dans ce monde cynique, le livre de Mariella Mehr rappelle que le temps de la vie et le temps de la mort sont indissociables.

Anne-Marie Käppeli

* Trad. Perle Bugnion-Secretan

** Das Licht Frau, Verlag Zytglogge, Bern, 1984

*** Trad. Anne-Marie Käppeli

